

SOUVENIRS D'ENFANCE

A mon père.

Mon père, à la veillée, assis sur tes genoux,
Quand le poêle était rouge et que l'air était doux,
Quand le froid de dehors dépolissait les vitres,
Nous avions ta mémoire aux émouvants chapitres,
Pleins d'une légion d'êtres mystérieux.
Et tu fixais sur nous la bonté de tes yeux ;
Tu nous serrais tous deux bien fort contre ton âme :
Nous sentions, encor plus que celle de la flamme,
Sa chaleur à travers nos chemises de nuit.
O temps délicieux qui dans l'ombre s'enfuit !
Mon bon père, ta voix nous versait la chimère,
Tandis qu'en souriant écoutait notre mère.
Nous ouvriions tout grands nos quatre yeux étonnés !
Tu savais des récits d'enfants abandonnés ;
Tu nous mettais Poucet à mille et une sautes,
Et dans nos petits cœurs nos peines étaient grosses.
Tu nous disais les bois, les hurlements des loups,
O père, et tu penchais ton visage sur nous,
Avec un grondement où courait la tendresse.
Et ta force amusait ainsi notre faiblesse.
Quels rêves tu fondais sur nos deux jeunes fronts !
Disparus, tels, sur l'eau, d'une pierre les ronds !
Ta montre en or touchait nos figures vermeilles ;
Tu plaçais son tic-tac au fond de nos oreilles ;
Je me souviens encor de son bruit délicat.
De nos sanglots, souvent, tu redoutais l'éclat,
Si tu ne nous laissais voir " la petite bête ".
Quel immense désir au fond de la requête !
Nos yeux, pleins de lueurs, se levaient, suppliants !
Ta moustache embrassait, folle, tes deux enfants,